

ISSN 1420-4355

# t r a v e r s e

ZEITSCHRIFT FÜR GESCHICHTE • REVUE D'HISTOIRE

**Zeiterfahrungen**

Beschleunigung und plurale Temporalitäten

**Expériences du temps**

Accélération et temporalités plurielles

3\_2016

CHRONOS

heraus. Die unkalkulierbare Emergenz des neuen Zeitregimes lässt sich nur historiografisch aufzeigen, nicht aus der Moderne rückprojizieren.

HistorikerInnen, die sich für die Geschichte der Zeit interessieren, mag die These von der Öffnung der Zukunft als neuzeitlicher Zeitschaft bekannt vorkommen. Sie findet sich recht genau in Reinhart Kosellecks Begriffsgeschichte der Neuzeit, seiner Beobachtung des Auseinandertretens von Erfahrungsraum und Erwartungshorizont oder seiner Genealogie des Topos der *historia magistra vitae*. Insofern ist die Grundidee von Landwehrs Buch nicht vollkommen neu. Umso erstaunlicher ist es, dass Koselleck als Referenz darin kaum vorkommt. Landwehr bezieht sich nur zweimal auf ihn, einmal auf dessen Betrachtungen zu Altdorfers *Alexanderschlacht* und einmal – beinahe ironisch – auf Koselleck als den «unangefochtene[n] Experte[n]» (249) auf dem Gebiet der Pluralität historischer Zeiten. Es stellt sich angesichts der offenkundigen inhaltlichen Parallelitäten also die Frage, ob Landwehr einen untergründigen Dialog mit Kosellecks Thesen führt und inwiefern er sich von diesen absetzen vermag. Auffällig ist zunächst, dass Landwehr (in Übereinstimmung mit neueren Forschungen etwa von Peter Burke, Daniel Fulda oder Jan Marco Sawilla) all jene Prozesse der Temporalisierung von Geschichte, welche Koselleck mehrheitlich in der Sattelzeit zwischen 1750 und 1850 verortete, schon in der zweiten Hälfte des 17. Jahrhunderts auffindet. Dabei geht es ihm keineswegs nur um eine Revision der Koselleck'schen Periodisierung oder um eine schlichte Vordatierung von geteilten Befunden. Vielmehr unterscheiden sich beide grundsätzlich im methodischen Zugriff. Wo Koselleck vornehmlich begriffsgeschichtlich arbeitete und damit auf Konjunkturen der Begriffsverwendung als Indikatoren historischen Wandels

angewiesen blieb, kann Landwehrs umfassenderer Blick auf Medien, Normen, Wissensformen, Praktiken und Technologien Spuren der neuzeitlichen Zeitschaft auch dort identifizieren, wo diese noch nicht in Begriffe gegossen sind. Die Zeit ist im 17. Jahrhundert auch darum ein «sonderbar Ding», weil man sie dort spüren kann, wo man sie nicht auf den ersten Blick vermutet. Es ist der bleibende Verdienst von Landwehrs elegant und flüssig geschriebenen Buch, diese Transformationen und Verschiebungen plastisch und farbig vor Augen zu führen. Darüber hinaus kann man es als einen verdeckten, aber umso kritischeren Kommentar zur Sattelzeit-These lesen. Und hier liegt wohl das eigentliche Provokationspotenzial, das es verdiente hätte, ein wenig deutlicher expliziert zu werden.

Jan-Friedrich Missfelder (Zürich)

François Hartog  
**Régimes d'historicité**  
**Présentisme et expérience du temps**

Seuil, Paris 2015 [2003], 321 p., € 9,50

Dans cet ouvrage composé de cinq chapitres autonomes, François Hartog articule une réflexion stimulante et cherche avant tout à éclairer ce qu'il appelle le «présentisme» (la tyrannie de l'instant et du piétinement d'un présent perpétuel). Dans ce sens, il pointe le rôle décisif qu'a l'historien dans ce processus de «déprise du présent». Il va de soi que les expériences du temps sont multiples et que les sociétés ont entretenu et entretiennent des rapports particuliers avec les différentes catégories que sont le passé, le présent et le futur. La notion de «régimes d'historicité» est présentée comme un instrument comparatif susceptible de prendre en compte les diverses manières d'articuler cette tripartition temporelle.

L'intérêt du travail de Hartog réside dans l'articulation de ces trois catégories, qui posent surtout problème dans les moments de «crise». C'est pourquoi il s'est centré sur les phases ou les articulations qui viennent à perdre de leur évidence, ce que Hannah Arendt a appelé «gaps» et que l'on peut comprendre comme brèches ou «brisures du temps». En effet, dans *Between Past and Future*, ces brèches se définissent par un étrange entre-deux dans le temps. Il s'agit d'un intervalle entièrement déterminé par ce qui n'est plus et par des événements qui ne sont pas encore: ainsi, le temps semble arrêté ou, plus encore, désorienté. Hartog en vient donc à questionner notre présent. Vivons-nous une de ces périodes de brèche? Sommes-nous dans un moment de crise du temps? C'est parce que les articulations des trois catégories perdent de leur évidence que l'on peut considérer que l'on est bien dans une crise du temps.

Quant à l'articulation des trois catégories *passé, présent, futur*, Hartog construit son hypothèse à partir d'une phrase centrale de la *Démocratie en Amérique* de Tocqueville: «Le passé n'éclairait plus l'avenir, l'esprit marche dans les ténèbres.» (133) De ce fait, lorsque le passé éclaire l'avenir, nous sommes dans ce que Hartog appelle l'ancien régime d'historicité: la lumière vient du passé et se projette sur le futur. En d'autres termes, l'intelligibilité provient du passé et permet de comprendre le présent et le futur; on se tourne donc vers le passé pour cerner l'avenir. Il ne fait nul doute que ce mode de rapport au passé, qui s'est mis en place durant l'Antiquité, a régné pendant des siècles. Cette ressource du passé – ou ce passé perçu comme ressource – avait pour dessein de fournir des exemples dont l'imitation devait moduler le présent, sinon le futur.

À l'époque dite contemporaine, cette représentation temporelle s'inverse. La date symbolique marquant ce passage –

qui n'est toutefois nullement abrupt, mais bien plutôt lent et différent selon les contextes nationaux et les classes sociales – serait 1789. Avec la Révolution française, le rapport au temps est modifié: le temps est désormais perçu ou subi comme une accélération. Depuis le milieu du 17<sup>e</sup> siècle déjà et jusqu'au cours du 20<sup>e</sup> siècle, ce temps est porteur de progrès et symbolise un acteur de l'histoire. Les choses se produisent au moyen du temps et non plus dans le temps lui-même. Désormais, l'intelligibilité vient du futur et permet de comprendre ce qui se passe et ce qui s'est passé. C'est donc entre 1750 et 1850 que se met en place le régime moderne d'historicité. Pour appréhender et éclairer ce moment d'entre-deux, Hartog sert de manière tout à fait pertinente de la trajectoire et de l'œuvre de Chateaubriand qui devient son guide: celui-ci a passé son temps entre l'Ancien et le Nouveau Monde, entre l'ancien et le nouveau régime d'historicité. Son écriture même est à placer dans cette tension, dans cet entre-deux qui culmine dans les *Mémoires d'outre-tombe* dont la rédaction s'étire entre 1809 et 1841. Alors que Chateaubriand remettait déjà en cause l'étude comparative entre Anciens et Modernes, dénonçant l'imitation comme nocive – ce qui est bon pour un peuple est rarement bon pour un autre, (109) Tocqueville termine et constate le changement définitif de régime d'historicité par et dans son entreprise américaine: «Je remonte de siècle en siècle jusqu'à l'Antiquité la plus reculée: je n'aperçois rien qui ressemble à ce qui est sous mes yeux.» Son livre élabore «une science politique nouvelle» pour un monde nouveau. (133)

Dans les deux dernières décennies du 20<sup>e</sup> siècle, on assiste à l'avènement de la «mémoire» qui intègre le premier plan de la vision historique et qui explique un «centrement» sur la catégorie du seul présent. (25 s.) Ce phénomène «présentiste» n'a d'ailleurs pas touché que la France,

mais bien l'ensemble du monde occidental. Aussi peut-on se demander si la mémoire n'est pas venue en quelque sorte concurrencer l'histoire, voire même si elle n'a pas cherché à s'y substituer. Hartog qualifie ce phénomène récent de «présentisme». Il forme ce néologisme par rapport et en distinction du futurisme. (16) Le régime moderne d'historicité peut être désigné comme futuriste, en ce sens que la lumière et l'intelligibilité viennent du futur. On l'a vu, l'ancien régime d'historicité était passéiste puisque c'était le point de vue du passé qui dominait les représentations du présent et du futur. Hartog interroge donc les dernières années du 20<sup>e</sup> siècle qui auraient dessiné dans nos sociétés un régime présentiste, c'est-à-dire un régime dans lequel la catégorie du présent serait la catégorie dominante. En d'autres termes, le présent chercherait sa propre intelligibilité dans la seule prise en compte de ce présent multiforme que Hartog appelle «monstre». Dans cette perspective, il lit ce phénomène nouveau comme l'indication de la mise en place d'un nouveau régime d'historicité, non pas futuriste mais bien présentiste.

Le cours même de l'histoire récente a été marqué par la chute du mur de Berlin en 1989 mais aussi par la montée de multiples fondamentalismes. Ces deux phénomènes ont brutalement et durablement brouillé notre rapport au temps. On perçoit dans le détail à l'heure présente que les phénomènes fondamentalistes sont travaillés par une crise de l'avenir tandis que les traditions vers lesquelles ils croient se tourner – mixtes d'archaïsme et de modernité – sont largement «inventées». (21) Qui plus est, à cette menace de l'incertitude se joint le scandale d'un avenir fermé.

Dans cet essai aussi brillant que complexe, l'auteur propose un «modèle» interprétatif susceptible d'éclairer «un présent en pleine décélération, sans passé et sans vraiment de futur non plus». Il s'agirait

encore, et l'auteur en est bien conscient, de mesurer l'efficiencia de ce «modèle» en dehors du prisme occidental, où la tripartition temporelle est régie par d'autres logiques. Enfin, l'analyse a le grand mérite de s'extraire de tout compartimentage disciplinaire, faisant une large place à la littérature comme à l'anthropologie. S'il ressort de cet ouvrage un certain pessimisme, il ne faut pas oublier que notre temps, aussi chaotique soit-il, constitue, comme l'a si bien souligné François Laplantine (*Je, nous et les autres*, Le Pommier, Paris 2010, 9 s.) un défi extrêmement stimulant pour penser l'évanescence, l'aléatoire, le précaire et le turbulent.

Alexandre Fontaine (Vevey)

Chris Lorenz, Berber Bevernage (Hg.)  
**Breaking up Time**  
 Negotiating the Borders between  
 Present, Past and Future

Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen 2013, 274 S., € 65,-

Geschichte ist, nach einem Diktum Marc Blochs, die Wissenschaft von den Menschen in der Zeit: «Der Historiker denkt nicht nur über Menschen nach. Die Atmosphäre, in der sein Denken von Natur aus atmet, ist die Kategorie der Zeit.» (Marc Bloch, *Apologie der Geschichtswissenschaft oder der Beruf des Historikers*, Stuttgart 2002, 32) Die Beiträge in *Breaking up Time* gehen der Kategorie der Zeit aus historischer und theoretischer Perspektive nach und relativieren damit die Bedeutung des Zeitlichen für die Geschichtsschreibung.

Nach der Zeit zu fragen heisst zu fragen, wie wir Geschichte schreiben wollen. Es bedeutet, wie die Herausgeber einleitend feststellen, Historiker als Akteure und politisch Verantwortliche zu betrachten und die Erzählung der Vergangenheit als Gestaltung der Gegenwart und Zukunft zu begreifen.